Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

66 | 2020

Maurice Allais (1911-2010, X1931)

Quelques repères biographiques

Le parcours singulier d'une personnalité hors normes

Christine Allais

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2757>

DOI : 10.4000/sabix.2757

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2020

Pagination : 9-21

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Christine Allais, « Quelques repères biographiques », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 66 | 2020, mis en ligne le 21 janvier 2021, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/2757> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.2757>

Quelques repères biographiques

Le parcours singulier d'une personnalité hors normes

Christine Allais

Rien ne prédestinait Maurice Allais, pupille de la Nation issu d'un milieu modeste de petits commerçants, à devenir un économiste illustre dont l'œuvre a été couronnée en 1988 par le Prix de sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel, plus communément appelé Prix Nobel de sciences économiques. Son parcours fut, à bien des égards, hors du commun.

Ainsi qu'il le soulignait lui-même, le fil conducteur en a indéniablement été la passion de la recherche, qui est à l'origine de toute son œuvre. C'était une passion dévorante, inextinguible, exaltante, « *qui n'a jamais cessé d'illuminer toute (son) existence* »¹ et au regard de laquelle toute autre préoccupation ne pouvait être que secondaire. « *Cette passion, je l'ai ressentie dès la première jeunesse; elle a constitué le fondement même de toute mon existence* »², a-t-il écrit.

Les principales étapes et les événements les plus marquants de ce parcours exceptionnel sont retracés ci-après.

Des origines sociales modestes

Maurice Allais est né le 31 mai 1911 à Paris, dans une chambre située au-dessus de la petite boutique de crèmerie que tenaient ses parents au 83 rue Didot, dans le 14^e arrondissement. Il a grandi dans un milieu de petits commerçants.

Maurice Allais en 1915 devant la crèmerie de ses parents au 83 rue Didot, Paris 14^e (archives familiales).

1. Introduction à *La passion de la recherche – Autoportraits d'un autodidacte*, Editions Clément Juglar, 2001.

2. « La philosophie de ma vie », *Revue d'Économie Politique*, 1989, vol. 99 – *Annales des Mines*, juin 1989. [Ndlr: ce texte est repris dans le présent bulletin].

Son grand-père maternel était un simple ouvrier menuisier qui avait fait son Tour de France avec sa boîte à outils sur le dos, puis à force de travail avait fini comme chef d'atelier dans une importante entreprise de menuiserie, alors que sa grand-mère maternelle tenait elle-même un petit commerce d'alimentation tout en élevant ses enfants. Son père était aussi fils de crémiers.

Maurice Allais s'est toujours plu à souligner ses origines modestes, dont il tirait une certaine fierté. Cependant, sans renier ce milieu d'origine, il a cherché très vite à s'en échapper et s'en est peu à peu définitivement éloigné. Une vie de crémier lui aurait profondément déplu et aurait été pour lui une souffrance permanente, selon ses propres dires...

Des conditions matérielles difficiles de sa jeunesse, il avait gardé l'habitude de toujours regarder de près à la dépense, même lorsque le prix Nobel lui permit d'atteindre une certaine aisance matérielle.

Un pupille de la Nation, marqué à jamais par l'absence irréparable d'un père

L'existence de Maurice Allais fut très tôt endeuillée par un événement dramatique. En effet, alors qu'il n'avait encore que quatre ans, il perdit son père, qui mourut du typhus dans un camp de prisonniers à Langensalza en Allemagne, au cours de la Première Guerre mondiale.

Maurice Allais resta à jamais marqué par l'absence de ce père dont il n'avait pas vraiment de souvenirs. Aussi tenait-il toujours à rappeler qu'il était pupille de la Nation.

Et c'est là sans doute la racine la plus profonde de son engagement européen. Ayant intimement vécu les conséquences dramatiques des conflits fratricides entre nations européennes, il a eu à cœur de chercher à éviter que de tels ravages ne se reproduisent.

Ses « combats pour l'Europe » ont ainsi été des combats de toute une vie.

À la suite de la disparition de son père, Maurice Allais ne connut pas une enfance heureuse. Il n'en parlait d'ailleurs pas volontiers. Sa mère tint successivement différents commerces et se remaria en 1923, avant de finalement divorcer en 1938. Comme elle ne pouvait pas s'occuper de lui en permanence, il était ballotté d'un domicile à l'autre, tantôt chez elle, tantôt chez ses grands-parents maternels à Bourg-la-Reine, tantôt chez la sœur de son père. Il était cependant resté extrêmement reconnaissant à sa mère de lui avoir permis de poursuivre ses études.

Un pur produit de l'école de la République

Dans ce contexte familial difficile, Maurice Allais se retrouva en 1919 à l'école communale de la rue d'Alésia dans le 14^e arrondissement de Paris, avec quelque trois ans de retard dans sa scolarité. Il a plus tard voué une reconnaissance sans borne à la directrice de cette école, qui lui permit de combler ce retard en sautant plusieurs classes. En octobre 1921, il entra en septième au lycée Lakanal de Sceaux où il fit de brillantes études secondaires, passant en 1928 la première partie du baccalauréat latin-sciences et en 1929 un double baccalauréat de mathématiques et de philosophie.

Élève doué et très travailleur, il était régulièrement premier de sa classe, aussi bien en lettres qu'en sciences.

Passionné par l'histoire au lycée, il envisageait de faire l'École des chartes, mais son professeur de mathématiques l'en dissuada et l'incita à préparer l'École polytechnique, en lui disant : « *Allais, vous êtes bon en mathématiques, faites donc la taupe, et préparez l'X. Après vous pourrez toujours entrer à l'École des chartes.* »...

Maurice Allais fut reçu au concours de l'École polytechnique en 1930, après une seule année de préparation au lycée Lakanal. Mais il était insatisfait des perspectives offertes par son classement. Il craignait en effet de se trouver dans l'impossibilité de pouvoir rembourser ses années d'études à la sortie de l'X et d'être contraint de faire carrière dans l'armée du fait du rang de sortie qui aurait probablement été le sien.

Aussi décida-t-il de démissionner et de se représenter l'année suivante au concours de l'École polytechnique, après une seconde année de « taupe », cette fois au lycée Louis-le-Grand à Paris, qu'il accomplit dans des conditions matérielles particulièrement difficiles: il travaillait dans une minuscule chambre de quelques mètres carrés sous les toits et couchait tous les soirs sur un lit de camp déplié dans la boutique de layette alors tenue par sa mère, au 17 avenue Jean-Jaurès, dans le 19^e arrondissement de Paris.

Plus tard, il a souvent reconnu qu'il s'agissait là d'une prise de risque tout à fait déraisonnable, même si ce choix se révéla judicieux puisqu'il lui permit, non seulement d'être reçu au concours de l'X parmi les tout premiers en 1931, mais surtout d'en sortir major en 1933.

Major de l'X : une étape essentielle

Son passage à l'École polytechnique constitua un moment essentiel de son existence. Ses années d'études sur le site de la Montagne Sainte-Geneviève le marquèrent fortement, même si son caractère foncièrement indépendant ne s'accommodait que difficilement des conditions de travail dans les salles collectives d'étude. Et il a gardé toute sa vie le souvenir ému de sa participation au défilé du 14 juillet comme major de l'X et de la réception à l'Élysée qui s'ensuivit, à l'issue de laquelle le président de la République le fit raccompagner chez lui.

Maurice Allais en grand uniforme de polytechnicien pendant son séjour à l'École. 1931. (archives familiales)

Maurice Allais choisit le Corps des mines comme corps de sortie, non par vocation particulière, mais parce qu'il était de tradition, comme encore aujourd'hui, que les élèves sortis les premiers dans la « botte » de l'X choisissent le plus souvent ce corps en raison des perspectives de carrière particulièrement attrayantes qu'il ouvre.

Après avoir effectué son service militaire à l'École d'artillerie de Fontainebleau, puis dans l'armée des Alpes, et ses deux années de scolarité à l'École nationale supérieure des mines de Paris, il entra dans la vie professionnelle en octobre 1936.

Jeune ingénieur des Mines à Nantes et déjà chercheur autodidacte en économie

Un jeune ingénieur des Mines en « service ordinaire »

Il fit tout d'abord un bref passage au ministère des Travaux publics, où il collabora à une enquête économique sur le marché charbonnier. Puis il fut affecté à Nantes en avril 1937, comme ingénieur des Mines en « service ordinaire ». Son service s'étendait à cinq départements et comportait également le contrôle des chemins de fer et des tramways.

Il y découvrit l'exercice des responsabilités administratives, qu'il prenait à cœur. Ainsi, il demandait qu'on ne jette plus les lettres de réclamation et qu'on y réponde. Lorsqu'il inspectait des mines, il exigeait que les mesures de sécurité soient scrupuleusement respectées. Et lorsqu'il était désigné comme expert dans des procédures judiciaires consécutives à des accidents, il menait des enquêtes minutieuses en vue d'établir précisément les responsabilités.

Un lieutenant frondeur dans l'armée des Alpes

En septembre 1939, il fut mobilisé dans l'armée des Alpes et reçut le commandement d'une batterie d'artillerie près de la frontière italienne, dans la région de Briançon.

Ce qui avait été à l'origine une vive contrariété lui avait sauvé la vie, selon toute probabilité. À la suite d'un retard dû à un accident de moto au retour d'une nuit agitée pendant son service militaire à Fontainebleau, il avait écopé de 40 jours d'arrêts de rigueur (et d'une fragilité définitive d'un genou). Il n'avait donc pas été affecté dans le régiment de cavalerie de Tarbes où, alors passionné d'équitation, il rêvait d'aller. Mais rétrospectivement, obtenir cette affectation aurait signifié, selon lui, être

envoyé pendant la guerre sur le front de l'Est, où il considérait qu'il n'aurait eu que peu de chances de survivre. Ses conditions de vie au cours des hostilités furent bien plus favorables dans l'armée des Alpes, où il découvrit la montagne et le ski qu'il a pratiqué plus tard avec passion.

Pour le lieutenant Allais, la véritable guerre ne dura que deux semaines, du 10 au 24 juin 1940. Mais elle lui donna l'occasion de faire preuve de son intelligence et de son indépendance de caractère.

Selon ses observations et les calculs qu'il en avait déduits, la position sur laquelle on lui avait demandé de maintenir sa batterie l'exposait dangereusement aux tirs italiens. Il décida donc, de sa propre initiative, de la déplacer. La suite des événements montra qu'il avait eu raison. Il avait délibérément désobéi aux ordres, mais manifestement sauvé des tirs ennemis les hommes qu'il commandait. Cet acte d'insubordination en temps de guerre aurait pu lui coûter très cher ; cependant, il eut la chance d'avoir affaire, en cette circonstance délicate, à un général compréhensif qui se contenta de lui « tirer les oreilles »...

« À la recherche d'une discipline économique »

Démobilisé, Maurice Allais reprit son poste à Nantes en septembre 1940 dans la zone occupée par l'armée allemande. Il y demeura jusqu'à sa nomination en octobre 1943 comme directeur du Bureau de documentation et de statistique minières à Paris, poste qu'il occupa ensuite jusqu'en avril 1948.

Mais ses activités administratives, d'ailleurs quelque peu allégées pendant la guerre, ne suffisaient pas à combler ses aspirations intellectuelles.

Profondément marqué par un voyage d'études dans une Amérique en crise à sa sortie de l'X³ et plus généralement par le « caractère intellectuellement choquant et socialement dramatique de la Grande Dépression »⁴, et déjà habité par la passion de rechercher des solutions pour remédier à une telle misère, Maurice Allais commença à s'intéresser à l'économie en autodidacte dès juillet 1940, notamment à travers la lecture solitaire des œuvres de ceux qu'il a appelés plus tard ses grands maîtres : Léon Walras, Irving Fisher, et surtout Vilfredo Pareto.

Dès 1941, il entreprit parallèlement à ses activités professionnelles la rédaction des deux ouvrages fondamentaux qui lui ont valu – bien plus tard – le Prix Nobel de sciences économiques : « *À la recherche d'une discipline économique – Traité d'économie pure* » publié pour la première fois en 1943, et « *Économie et Intérêt* », publié en 1947.

La première de ces œuvres magistrales, longue d'environ 900 pages, fut rédigée en trente mois seulement, dans un grand isolement, et publiée à compte d'auteur grâce à une souscription.

Maurice Allais s'est plus tard étonné lui-même d'avoir mené à bien un travail aussi considérable dans des conditions aussi difficiles, en pleine guerre, animé par une forme d'exaltation intellectuelle : « *Là a commencé une période de ma vie qui aujourd'hui encore me paraît presque incompréhensible. (...) Comment m'a-t-il été possible de rédiger un tel ouvrage dans un délai aussi court, et cela dans les conditions si difficiles des années noires de la guerre et de l'occupation allemande en France ?* ».⁵

Après la guerre, l'abandon définitif d'une carrière administrative au profit de l'enseignement et de la recherche

À son retour en région parisienne en 1943, Maurice Allais s'installa à Saint-Cloud, dans un appartement qu'il n'a plus quitté jusqu'à sa mort.

À la tête du Bureau de documentation minière, il a essayé, pendant quelques années, de concilier ses responsabilités administratives avec l'enseignement et la recherche, en travaillant environ 80 heures par semaine. Il est devenu dès 1944 professeur à l'École nationale supérieure des mines de Paris, et dès 1946 directeur de recherches au CNRS. Et il n'a plus jamais cessé de mener des travaux de recherche personnels.

Mais il s'est rapidement avéré impossible de tout mener de front. À partir d'avril 1948, Maurice Allais abandonna définitivement toute activité administrative pour se vouer exclusivement à l'enseignement et à la recherche.

Une figure de l'École des Mines : quarante années d'enseignement dans les murs de cette école⁶

Maurice Allais a consacré une grande partie de sa vie à ses multiples activités d'enseignement, qu'il jugeait particulièrement enrichissantes. Il appréciait beaucoup les échanges stimulants avec les jeunes que lui procuraient ces activités.

3. [Ndlr : voir dans le présent bulletin l'article de Christine Allais « Un voyage d'études aux États-Unis en 1933, à l'origine de la vocation d'économiste de Maurice Allais »].

4. « La philosophie de ma vie », *op. cit.*

5. « Les lignes directrices de mon œuvre », Conférence Nobel, 9 décembre 1988, *Les Prix Nobel 1988*, Fondation Nobel – Numéro spécial des *Annales des Mines*, juin 1989 – *Annales d'Économie et de Statistique*, avril-juin 1989.

6. [Ndlr : voir dans le présent bulletin l'article de Hubert Lévy-Lambert « Maurice Allais, professeur à l'École des mines de Paris ».]

Comme il l'a raconté plus tard, il faillit ne pas être élu professeur à l'École des mines en 1944, à la suite d'une forte opposition motivée par son utilisation des mathématiques en économie... Il y est cependant resté professeur d'économie pendant plus de 40 années, jusqu'en 1988.

Maurice Allais enseignant à l'École des Mines en 1953 (archives familiales).

Maurice Allais était profondément attaché à cette école où il dirigeait depuis 1946 le Centre d'analyse économique, centre de recherche doublement rattaché au CNRS et à l'École des Mines. Sa forte personnalité a laissé un souvenir marquant à de nombreuses générations d'élèves de l'École des Mines.

De novembre 1947 à avril 1968, il enseignait concomitamment à l'Institut de statistique de l'Université de Paris. En 1949, il obtint le titre d'ingénieur-docteur de la Faculté des sciences de l'Université de Paris.

Un pédagogue ouvert aux débats d'actualité : le succès du GRECS

Maurice Allais prolongeait alors son activité d'enseignement *ex cathedra* de manière plus informelle dans le cadre du Groupe de recherches économiques et sociales (GRECS), qu'il avait fondé avec Auguste Detoeuf (disparu prématurément en 1947) et qu'il présida de 1945 à 1969.

Le GRECS organisait régulièrement des conférences animées par des personnalités représentatives des opinions les plus diverses dans les différents secteurs de l'activité économique : ingénieurs, universitaires, hommes d'affaires, syndicalistes, hommes politiques. Toutes les grandes questions d'actualité de l'après-guerre y ont été traitées.

Pendant neuf ans, de 1945 à 1953, les réunions du GRECS se tenaient en soirée dans la salle du premier étage du Café Saint-Sulpice, à l'époque situé à l'angle des rues Bonaparte et du Vieux Colombier dans le 6^e arrondissement de Paris. Selon le souvenir unanime qu'en ont gardé tous ceux qui y assistaient, il y régnait une extraordinaire atmosphère. D'une vingtaine de membres au départ, le nombre des participants, composés pour environ un tiers d'étudiants et pour deux tiers de personnalités extérieures, dépassa 40 en 1946, puis atteignit 80 par la suite.

À partir de 1953, en raison notamment de la taille insuffisante du local du Café Saint-Sulpice, les réunions du GRECS se déplacèrent dans l'ex-amphi B de l'École des mines, sous la forme du Séminaire de recherches économiques et sociales. L'atmosphère s'en est trouvée quelque peu modifiée, mais l'intérêt et la passion se sont maintenus. Lors de certaines séances, l'assistance dépassait la centaine de personnes et, comme auparavant au Café Saint-Sulpice, un certain nombre de participants devaient rester debout. Les discussions se poursuivaient souvent tard dans la nuit dans les cafés du quartier.

Un intellectuel engagé dans les réflexions de l'après-guerre

Pendant toutes les années d'après-guerre, parallèlement à ses activités d'enseignement et de recherche, Maurice Allais participa activement, non seulement à de nombreux colloques scientifiques, mais aussi à différentes conférences internationales en vue de la construction européenne ou de l'établissement d'une communauté atlantique, notamment dans le cadre de l'Union européenne des fédéralistes, du Mouvement européen ou du Mouvement pour l'union atlantique.

En 1959, il fonda le Mouvement pour une société libre, organisation parapolitique de caractère libéral, dont il fut délégué général jusqu'en 1962.

Il s'engagea également avec passion dans le débat sur la question algérienne, en publiant de nombreux articles et en 1962 un livre intitulé « *L'Algérie d'Evian* ».

« Scandale à Polytechnique » en 1959 : une blessure profonde, jamais totalement cicatrisée

En 1959, Maurice Allais postula pour la chaire d'économie de l'École polytechnique, mais sa candidature ne fut pas retenue. Il ressentit cette décision comme une profonde injustice et en garda beaucoup d'amertume.

À l'âge de vingt ans, cette école lui avait tout donné : la réussite au plus haut niveau dans ses études, mais aussi une prodigieuse ascension sociale. Cependant, c'est cette même école qui, quelques décennies plus tard, lui apporta une déception majeure, sans doute sa plus grande blessure personnelle – dont il

ne s'est jamais tout à fait remis – lorsqu'elle refusa de lui permettre d'y revenir comme professeur.

Selon certains de ses amis, Maurice Allais aurait fait l'objet à cette époque d'une véritable cabale antilibérale⁷. Ses travaux iconoclastes en physique auraient également joué en défaveur de sa candidature⁸.

Avec le recul du temps, un autre Prix Nobel de sciences économiques, Jean Tirole, élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques au fauteuil de Maurice Allais, relève dans sa Notice sur la vie et les travaux de Maurice Allais, lue lors de la séance du lundi 26 novembre 2012 : « *Un point noir de sa carrière d'enseignant, cependant : en 1959, un fonctionnaire habitué des cabinets ministériels lui fut préféré pour enseigner l'économie à l'École polytechnique. Pour comble d'insulte, le Conseil de perfectionnement de l'X reconnut unanimement que le classer second n'était pas raisonnable eu égard à sa stature et... décida de classer second un troisième candidat (...). Maurice Allais fut profondément blessé par cette décision très injuste d'une école qu'il vénérât et qui avait été pour lui un tremplin social.* »

Cette année 1959 marqua en tout état de cause un tournant majeur dans la vie de Maurice Allais.

Un célibataire endurci qui se rallia tardivement au mariage en 1960

Ce fut dans ces circonstances où il se trouvait profondément meurtri dans sa vie professionnelle que Maurice Allais se décida enfin à abandonner le célibat, à l'approche de la cinquantaine.

7. Louis Rougier, alors Professeur agrégé à l'Université de Caen, a ainsi dénoncé cette « *puissante cabale antilibérale* » dans un texte intitulé « *Scandale à Polytechnique* » (Imprimerie des Tuileries, texte publié également dans *Les Ecrits de Paris*, 1959).

8. [Ndlr : voir dans le présent bulletin l'article de Jean-Bernard Deloly « Maurice Allais physicien »].

Le 6 septembre 1960, il épousa Jacqueline Bouteloup.

*Jacqueline Bouteloup et Maurice Allais
en 1989 © Le Figaro Magazine.*

Celle-ci disait souvent que sans l'échec de sa candidature comme professeur à l'École polytechnique, il ne se serait pas marié. Et Maurice Allais ne l'a jamais démentie sur ce point...

Longtemps, il avait entretenu une théorie justifiant le célibat, dressant une sorte de bilan coûts-avantages défavorable au mariage. Il n'y avait renoncé que pour épouser sa fidèle collaboratrice, ce qui à ses yeux modifiait complètement ce bilan.

Son ancienne étudiante « JB », comme il aimait à la surnommer en prononçant « dji bi » à l'anglaise, était en réalité déjà très présente dans sa vie depuis le début des années 1950. Après l'avoir connu comme professeur à l'Institut de statistique, elle commença très vite à travailler pour lui à titre de « job » d'étudiante, notamment en effectuant dès 1952 des calculs à son intention. Elle avait également participé à ses expériences de physique, ou encore à la création du Mouvement pour une société libre.

Un couple en parfaite symbiose intellectuelle

Jacqueline Bouteloup lui a tout sacrifié : une prometteuse carrière de haut fonctionnaire international, mais aussi une vie « normale », car faire le choix de vivre avec Maurice Allais, c'était faire le choix d'une vie très particulière, où la passion dévorante de la recherche occupait une place essentielle et passait loin devant tout le reste.

Une anecdote en témoigne tout particulièrement. Lorsque, le 13 mai 1963, son épouse donna naissance à une fille⁹, Maurice Allais était totalement absorbé par sa recherche de la démonstration du dernier théorème de Fermat, à laquelle il a consacré un temps considérable au cours de son existence, sans pour autant jamais réussir à aboutir. Aussi, lorsqu'il alla lui rendre visite à la maternité après son accouchement, l'entretint-il longuement de ses réflexions sur cette question, qui n'était pas la principale préoccupation du jour pour son interlocutrice...

Pendant leurs quarante-trois années de mariage, Jacqueline Bouteloup a tout partagé de la vie intellectuelle de Maurice Allais. Elle a été partie prenante de toutes les réflexions, tous les engagements, tous les « combats ». Même si elle est restée dans l'ombre et que sa cosignature n'apparaît que très rarement, elle a collaboré étroitement à tous les travaux, tous les ouvrages, toutes les publications, suggérant inlassablement amendements de fond comme de forme. Ils ont longtemps enseigné en binôme, à l'Université de Nanterre, mais aussi à l'École des mines. Et en plus d'une collaboration intellectuelle de haut niveau, elle l'a déchargé de tous les soucis de la vie matérielle.

De l'avis unanime de tous ceux qui les ont connus, sa contribution à la carrière de Maurice Allais a été majeure. Elle lui a constamment apporté un soutien essentiel, jusqu'à ce qu'elle disparaisse brutalement le 9 octobre

9. [Ndlr: il s'agit bien sûr de Christine Allais, l'auteur de cet article].

2003. Il lui a rendu hommage à de multiples reprises, en particulier à l'occasion de son allocution au « Banquet Nobel », soulignant alors qu'il lui devait « énormément ». Ainsi qu'il l'avait souhaité, sont aujourd'hui gravés sur sa tombe, après la mention de la médaille d'or du CNRS et du prix Nobel, les mots: « avec le soutien efficace et permanent de Jacqueline Allais, sa collaboratrice de toujours ».

La tentation américaine de 1970 et le choix de la fidélité à sa patrie

En 1970, Maurice Allais reçut une très belle proposition d'expatriation de l'Université de Virginie aux États-Unis, où il avait déjà enseigné comme « *Distinguished visiting scholar* » au cours de l'année universitaire 1958-1959.

Cette offre était financièrement attractive et intellectuellement intéressante. Les contraintes d'enseignement auraient été légères, laissant potentiellement beaucoup de temps libre pour la recherche.

Au terme d'une réflexion approfondie, après avoir longuement pesé le pour et le contre et établi des plans très précis, allant jusqu'à la demande d'un devis de déménagement, Maurice Allais, déjà bien installé dans la vie professionnelle, avec des moyens de recherche humains et matériels quand même assez substantiels, ne parvint pas à se décider à partir et tout recommencer ailleurs. Profondément attaché à son pays et conscient de toutes les difficultés potentielles d'une expatriation, il préféra rester en France.

À bien des égards, le choix de 1970 a été lourd de conséquences. Si Maurice Allais ne l'a sans doute jamais durablement regretté, il n'a pas pu ne pas se demander en certaines occasions si, dans l'hypothèse où il serait parti aux États-Unis, la consécration que repré-

senta pour lui le prix Nobel n'aurait pas été moins tardive...

De 1970 à 1985, une activité d'enseignement en binôme avec son épouse à l'Université de Nanterre¹⁰

1970 fut aussi l'année où Maurice Allais cessa son enseignement à l'Institut des hautes études internationales de Genève, qu'il menait parallèlement à son activité de professeur à l'École des mines depuis 1967.

Ayant renoncé à s'expatrier, il recherchait une activité d'enseignement complémentaire.

C'est dans ce contexte qu'il rejoignit l'Université de Paris X – Nanterre, où il a enseigné pendant une quinzaine d'années en binôme avec son épouse dans le cadre du Centre Clément Juglar d'analyse monétaire, qu'il y a fondé. Jusqu'en 1985, il y dirigea de nombreux mémoires, thèses et autres travaux de recherche concernant les questions monétaires. Il y constitua ainsi un groupe d'étudiants très motivés, qui gardent aujourd'hui encore un souvenir marquant de cet enseignement.

Une première consécration scientifique majeure en 1978 : la médaille d'or du CNRS

En 1978, vint la première grande consécration de l'œuvre scientifique de Maurice Allais, alors âgé de 67 ans : la médaille d'or du CNRS.

Il y attachait la plus grande importance, à tel point qu'elle faisait partie des quelques mentions qu'il avait sélectionnées pour les faire figurer sur sa tombe, avec ses fonctions de professeur à l'École des mines et, bien sûr, le prix Nobel.

10. [Ndlr: voir dans le présent bulletin l'article de Georges Prat « Maurice Allais, professeur à Nanterre »].

En 1980, il atteignit la limite d'âge du Corps des mines et dut prendre sa retraite. Cependant, cette retraite n'eut qu'un caractère purement administratif et il poursuivit inlassablement ses activités d'enseignement et de recherche.

Le prix Nobel en 1988 : la consécration scientifique suprême, mais tardive¹¹

En 1988, Maurice Allais reçut le prix Nobel de sciences économiques.

Remise du prix Nobel de sciences économiques à Maurice Allais en 1988. De gauche à droite, M^{me} Jacqueline Bouteloup-Allais, le roi et la reine de Suède, Maurice Allais, Christine Allais, X. © Fondation Nobel.

Il y avait eu, pendant de nombreuses années, beaucoup de rumeurs à ce sujet. Des démarches de certains de ses amis dont il avait été informé, aussi, mais rien ne s'était concrétisé... Et puis, à l'été 1988, la visite à son domicile de Saint-Cloud d'un Suédois membre du Comité Nobel, qui avait fait renaître un peu d'espoir dans son esprit.

Cependant, il ne voulait plus vraiment y croire, ayant trop souvent été déçu. Aussi, lorsque le téléphone sonna, un beau matin d'octobre 1988, il pensa d'abord un instant que c'était une mauvaise blague... C'était pourtant une réalité qui se confirma très vite. Ce jour-là, le téléphone ne cessa plus de sonner et les journalistes envahirent son domicile.

Alors qu'il avait déjà 77 ans, c'était enfin la consécration suprême. Pour lui et son épouse, ce furent des moments d'immense bonheur, qui faisaient oublier tant de difficultés, tant de sacrifices...

Sa passion pour la recherche solitaire n'excluait pas une intense soif de reconnaissance, qui se trouvait enfin satisfaite.

Un bouleversement majeur de son existence

Le prix Nobel, de par la notoriété qu'il procure, marqua un tournant essentiel dans son existence.

Ce tournant fut notamment marqué par une cérémonie empreinte d'une atmosphère hors du commun et de beaucoup d'émotion, le 23 mars 1989 dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, qui consacra la reconnaissance de l'ensemble de la communauté scientifique française à Maurice Allais. Les interventions de certains de ses amis et soutiens les plus fidèles (successivement Thierry de Montbrial, Jacques Lesourne, Edmond Malinvaud, Bertrand Munier, Jean-Jacques Durand, Werner Leinfellner et Marcel Boiteux) retracèrent son parcours et son œuvre devant plus de 2000 personnes – tous les balcons avaient été ouverts pour accueillir cette affluence – et cette cérémonie exceptionnelle fut honorée de la présence du Premier ministre d'alors, Michel Rocard.

À la suite de cette consécration, les hommages, les honneurs et les décorations se multiplièrent, en France comme à l'étranger,

11. [Ndlr: voir dans le présent bulletin l'article de Bertrand Munier « ...et le Prix Nobel d'économie 1988 fut attribué à Maurice Allais »].

et Maurice Allais fut très fréquemment sollicité pour des conférences, articles ou interviews.

S'ensuivirent quelques années tout à fait extraordinaires, avec de nombreux déplacements et voyages à l'étranger, un accueil de haut niveau partout, l'affranchissement de tout souci matériel...

Académicien, enfin (1990)

Après deux douloureux échecs, l'Académie des sciences morales et politiques (ASMP) lui ouvrit ses portes en 1990.

Maurice Allais en habit d'académicien. 1993
(archives familiales).

Maurice Allais s'y était présenté sans succès à deux reprises, en 1956 au fauteuil de Charles Rist et en 1979 au fauteuil de Jacques Rueff. Comme l'échec de sa candidature à la chaire d'économie de l'École polytechnique, quoique sans doute dans une moindre mesure, l'échec de ses premières candidatures à l'ASMP l'avait profondément affecté. Il avait, là encore, éprouvé une impression d'injustice qui l'avait amené à penser qu'on lui avait préféré des candidats qui ne le valaient pas, mais dont les idées dérangeaient moins, étaient davantage dans « l'air du temps ».

À la suite de son prix Nobel, il fut enfin accueilli au sein de cette prestigieuse académie et, succédant à Guillaume Guindec, devint membre de l'Institut.

Les symboles choisis pour son épée d'académicien, réalisée par le sculpteur-orfèvre Goudji, qui lui fut remise en 1993, constituent à eux seuls un parfait résumé du sens qu'il a donné à sa vie: une date: 1943, année de la publication de son premier ouvrage; les initiales « N » pour « prix Nobel », « M » pour « École des mines », « X » pour « École polytechnique » mais aussi pour « Inconnu physique »; la devise « Comprendre le monde - IC et S » signifiant « L'Imagination créatrice » et la « Synthèse »; et les deux prénoms de son épouse et de sa fille: « Jacqueline et Christine ». Sa passion pour la recherche est rappelée sur l'une des faces de l'épée: « *Ma passion pour la recherche: Économie, Histoire, Physique. Hommage à mes maîtres: Léon Walras, Vilfredo Pareto, Irving Fisher, Henri Poincaré* ». Et sur l'autre face est gravé le principe qui l'a guidé dans toutes ses recherches: « *La soumission aux données de l'expérience est la règle d'or qui domine toute discipline scientifique* ». Deux symboles stylisés sur le fourreau évoquent ses expériences de physique: le pendule paraconique et le premier quartier de la lune. Enfin, aux « vérités établies » qu'il a toujours combattues, aux dogmatismes qui renaissent sans cesse

correspond la bouterolle de l'épée, figure stylisée de l'Hydre de la mythologie grecque, serpent fabuleux qui avait sept têtes dont chacune, quand on la coupait, était immédiatement remplacée par plusieurs autres.

Grand'croix de la Légion d'honneur (2010)

Maurice Allais continua à publier de très nombreux ouvrages et articles presque jusqu'à sa mort qui survint le 9 octobre 2010.

Le 1^{er} janvier 2010, il fut fait Grand'croix de la Légion d'honneur. Au crépuscule de sa vie, ce fut un grand bonheur pour lui, tant il avait désiré cette dernière décoration, cette ultime reconnaissance sociale.

Ses fidèles amis commençaient à préparer la célébration de son centenaire. Malheureusement, il ne put l'atteindre, à quelques mois près.

Comme il l'avait souhaité, un très bel hommage national fut organisé aux Invalides pour ses obsèques.

Deux « violons d'Ingres » : la physique et l'histoire

S'il est surtout connu comme un économiste dont l'œuvre très vaste a été couronnée par la Médaille d'or du CNRS en 1978 et le Prix Nobel de sciences économiques en 1988, parmi bien d'autres distinctions et prix scientifiques, Maurice Allais a toujours manifesté une extraordinaire curiosité intellectuelle qui, loin de se cantonner à cette seule discipline, avait une portée quasi universelle. En particulier, il s'est beaucoup intéressé à la physique et à l'histoire, qui constituaient ses « violons d'Ingres », selon ses propres termes.

La physique : passion de jeunesse, passion de fin de vie, passion de toujours¹²

La physique était pour Maurice Allais une véritable passion depuis ses études à l'École polytechnique et il y aurait sans doute entièrement dédié sa carrière si le CNRS avait existé lorsqu'il débuta dans la vie professionnelle en 1936. Il y accordait une importance majeure et disait y avoir consacré le quart de son existence. Ses travaux dans ce domaine constituaient pour lui le meilleur moyen de s'évader des vicissitudes de la vie quotidienne.

De 1953 à 1960, il a mené des expériences sur le pendule paraconique, d'abord dans un petit laboratoire privé (1953-1954), puis dans un laboratoire de l'Institut de recherche de l'industrie sidérurgique (IRSID) à Saint-Germain et une carrière souterraine à Bougival, mettant en évidence des anomalies de la gravitation non explicables par les théories communément admises.

Ces recherches ont fait l'objet de prix scientifiques français et américain. La NASA s'y est plus tard intéressée, reconnaissant l'existence d'un « Effet Allais » à l'occasion des éclipses. Maurice Allais a également publié des travaux de recherche théorique en physique, d'abord dans les années 1950, puis dans la dernière partie de sa vie. L'essentiel en est synthétisé dans l'ouvrage intitulé « *L'anisotropie de l'espace* », publié en 1997.

Un intérêt jamais démenti pour l'histoire

Par ailleurs, son intérêt pour l'histoire ne s'est jamais démenti depuis ses années d'études secondaires. En particulier, il a beaucoup travaillé, à différentes époques de sa vie, à la rédaction d'un ouvrage d'ensemble intitulé « *Essor et déclin des civilisations* », resté inachevé et non publié.

12. [Ndlr: voir dans le présent bulletin l'article de Jean-Bernard Deloly « Maurice Allais physicien »].

Même s'il en a lui-même douté jusqu'au bout, tant les obstacles et les difficultés avaient été nombreux, la vie de Maurice Allais peut assurément être considérée comme une belle vie. La passion dévorante de la recherche qui l'habitait lui a permis de réussir à donner un sens profond à son existence, pour lui-même comme pour tous ceux qui se sont intéressés ou s'intéressent encore à tel ou tel aspect de son œuvre.

La quête absolue de la vérité scientifique qui l'animait ne laissait place à aucun compromis ni aucune concession envers les idées

dominantes de son temps, ce qu'il appelait les « vérités établies ». La rigueur de son caractère forgé par les épreuves dès son plus jeune âge, l'intransigeance sans faille qu'il manifestait, parfois jusqu'à l'excès, dans l'expression de ses convictions et dans ses « combats » qu'il menait envers et contre tout, l'ont conduit à être souvent mal compris, et d'ailleurs à se sentir incompris, quelquefois même de ses plus proches. Sa personnalité aux multiples facettes, comme son œuvre protéiforme, méritent sans nul doute d'être mieux connues.